

Généalogie: ils partent sur la piste de leurs ancêtres

Publié le 21/09/2014 à 06:49

L'événement



Pour beaucoup, remonter la piste des ancêtres devient une aventure passionnante. /DDM, archives.

De plus en plus de Français partent en quête de leurs racines : d'où vient le nom de famille, d'où viennent les ancêtres ? A l'heure d'internet, chacun peut se transformer en enquêteur et remonter aux origines. «Origines», c'est le nom de la nouvelle série télé qui met en scène une généalogiste.

C'est un peu le paradoxe d'une société ballottée par la mondialisation. De plus en plus de Français cherchent à connaître leurs racines. L'image des «rats de bibliothèque» qui fouillaient les archives est dépassée. Clubs, associations et même professionnels sont en marche pour reconstituer les arbres généalogiques.

De fait, le formidable développement d'Internet a boosté la discipline. Des dizaines de sites proposent de venir en aide aux débutants, ou

recensent les professionnels prêts à vous aider. Selon les statistiques, plus de 60 % des Français auraient déjà entamé des recherches sur l'origine de leur famille ou de leur nom. Pratiqué en loisirs, c'est finalement comme un grand jeu de société. Et au fil des recherches on peut avoir de belles surprises. C'est ce que raconte Liliane Benzenet, une des mille adhérentes de l'Entraide Généalogique du Midi Toulousain : «Je me suis trouvée des ancêtres Italiens et côté Français, je suis remontée jusqu'à la période de Charlemagne», explique-t-elle.

La France compte plus de 400 associations de ce type. Et contrairement à une idée reçue, la généalogie n'est pas un passe-temps pour retraités : deux tiers des moins de 35 ans déclarent ainsi avoir déjà fait des recherches sur leur ascendance, selon un sondage Ipsos réalisé il y a quelque temps. Une passion qui transcende les générations et les couches sociales. Bernard Cazeneuve, ministre de l'Intérieur était en Bigorre avant-hier. Au détour de ses obligations officielles, il était également sur les traces de ses ancêtres. Précisément à Galan, petit village Haut-Pyrénéen où le ministre déclarait : «Je sais que Galan existe depuis que j'ai démarré mon arbre généalogique, j'avais alors douze ans».

Le site Geneanet.org, fondé il y a plus de dix ans annonce aujourd'hui une communauté forte de plus de deux millions de personnes qui s'échangent et partagent gratuitement informations et documents d'archives.

Envie d'aller toujours plus loin

Pourquoi un tel engouement ? Face aux interrogations d'un monde en pleine mutation, face à un avenir pas forcément limpide, le retour aux origines s'explique facilement. Pour savoir où on va, il faut savoir d'où on vient résume un dicton populaire. Rechercher des informations sur son passé, c'est également travailler sur soi, sur sa place dans le monde. C'est aussi une manière de se rassurer face à l'inconnu.

Ceux qui ont goûté à la généalogie sont unanimes, ça agit un peu comme une drogue, on a envie d'aller toujours plus loin. Les actes d'état civils ou les documents paroissiaux seront les précieux passeports pour remonter aux origines.

«Origines», il en est question depuis hier soir à la télévision. Le phénomène s'empare aussi du monde de séries avec la nouvelle saga policière de France 3 (tous les samedis soirs) : Origines a pour

héroïne une généalogiste qui aide la police à résoudre des enquêtes qui réveillent de lourds secrets de famille.

Les secrets ou les révélations surprenantes, c'est que trouve parfois Virginie Duron, généalogiste professionnelle qui intervient mandatée par les notaires : enfants cachés, mariages dans un autre pays, elle le découvre au fil de ses enquêtes.

Francis Christian, directeur de «Généalogie magazine», auteur de «La généalogie pour les Nuls», (First Edition).

«C'est à la portée de tout le monde»

Plus de 61 % des Français ont entrepris des recherches sur leurs ancêtres, à quoi correspond ce phénomène ?

À un besoin tout à fait naturel de savoir d'où on vient. On a aussi besoin de savoir qu'on n'est pas seul, qu'il y a un environnement familial autour de nous surtout dans nos sociétés où les gens sont de plus en plus éparpillés.

Les jeunes s'y mettent, la généalogie n'est plus la marotte des retraités. Pourquoi ?

C'est lié à Internet. Avant, quand on faisait des recherches, il fallait se rendre dans les dépôts d'archives et être dans un certain état d'esprit. Maintenant, vous allez sur Internet et vous trouvez les copies des actes. Cela va donc plus dans le sens des jeunes générations qui veulent tout avoir en quelques clics.

Facebook peut-il aussi aider à retrouver des parents ?

Oui. Mais ça sert surtout à maintenir des liens. C'est essentiellement un moyen de contact.

Quels conseils donneriez-vous à quelqu'un qui veut se lancer dans ce type de recherches ?

Il ne faut pas avoir peur, il ne faut pas se dire c'est trop compliqué et qu'on n'y arrivera pas. N'importe qui peut faire de la généalogie avec un minimum de connaissances. Il suffit de s'y prendre avec méthode, sans chercher à trouver quelque chose. Il faut rester très humble. La plupart du temps, on va trouver des gens ordinaires qui n'ont rien fait

d'extraordinaire comme la plupart d'entre nous d'ailleurs. Il faut les accepter comme ils sont parce que c'était nos ancêtres, nos parents.

Le fait de s'intéresser à sa propre histoire est aussi un bon moyen de se pencher sur l'Histoire du pays.

Absolument, cela nous y mène d'une manière ou d'un autre. On découvre énormément de choses. Le monde de l'Ancien Régime était complètement différent du nôtre, les professions étaient organisées avec des apprentis, des compagnons. Il n'y avait pas de suffrage universel. Les classes sociales étaient très marquées et imperméables. On est amené forcément à découvrir cela. De même pour la Guerre de 14, on s'aperçoit par la généalogie, que toutes nos familles ont été concernées.

«En mémoire de mon mari, je retrace l'histoire de ma famille»

Marie a attendu longtemps avant de s'y mettre. Puis méthodiquement, elle a recollé les morceaux de plusieurs vies : «Mon mari est mort il y a une vingtaine d'années. Je connaissais ses parents, ses frères et sœurs et quelques-uns de ses oncles. On allait souvent en vacances dans sa famille gersoise. Mais pas plus. J'ai attendu longtemps après sa disparition pour me lancer dans les recherches. En fait je voulais savoir qui était cette «tribu» qui m'avait adopté sans sourciller, naturellement. Avec une de mes belles-sœurs, sans trop rien ne dire à personne, quand nos beaux-parents ont à leur tour disparu, on s'est lancées dans ces recherches. En fait, le déclic, ça a été quand on a vidé la maison de famille. On est tombé sur des photos de gens qu'on ne connaissait pas, sur des lettres aussi. C'est à ce moment qu'on s'est dit «il faut écrire cette histoire». On ne voulait pas faire un roman, non, simplement en savoir plus sur ces hommes et ces femmes, sur ce «Tonton Grégoire» qui était revenu de la Guerre de 1914, sur Suzette qui avait perpétué la tradition de son mari disparu très tôt et qui a continué à faire de l'Armagnac.

Faire un arbre c'est comme tirer sur une pelote de laine. On sait par où on commence, après c'est une super-aventure. J'ai posé régulièrement des vacances pendant cinq ans, en général au printemps pour enquêter. On s'est pris pour des aventurières, on allait dans les mairies, aux archives départementales. On a sillonné les

petites routes du Gers. On s'est retrouvé dans les Landes, dans le Béarn et à mesure qu'on avançait, la famille s'agrandissait. C'est un peu comme pénétrer dans un grand château et que les pièces s'éclairent les unes après les autres à mesure que vous progressez. Le conseil que je peux donner : c'est ne pas se presser, de prendre le temps et agir avec méthode. Explorer ensuite toutes les pistes : des fois ça s'arrête brutalement sans qu'on sache trop pourquoi, comme une rivière qui disparaît... et puis l'histoire ressurgit un peu plus loin. Au début, je m'étais dit que je remonterais que de quelques générations. Mais c'est tellement passionnant que je vais continuer pour remonter le plus loin possible dans le temps».

Témoignage

«J'ai fait l'arbre généalogique de Deneveuve et Delon»

Situés quasiment en face du métro Fontaine-Lestang, à Toulouse, les locaux de l'Entraide généalogique du Midi Toulousain ont la porte d'entrée ouverte. Assise devant son ordinateur Liliane Benzenet assure la permanence ce mercredi après-midi. Le sourire aux lèvres, elle va prêter main-forte aux adhérents de passage qui souhaitent avancer dans la recherche de leurs ancêtres en leur donnant accès à la bibliothèque spécialisée de l'association. «Et pour ceux qui n'ont pas d'ordinateurs, on leur en prête afin qu'ils consultent des bases de données, des registres en lignes, des logiciels spécialisés...»

Fondé en 1997, l'Entraide généalogique du Midi Toulousain compte aujourd'hui 1090 adhérents. «Et de plus en plus de jeunes», se réjouit Liliane.

Jusqu'à Charlemagne

Liliane est «tombée» dans la généalogie en 2006. «Je questionnais beaucoup mes parents sur mes aïeux, je voulais savoir ce qu'ils faisaient, d'où ils étaient, ils ne savaient pas toujours me répondre.» Alors Liliane a décidé de prendre le taureau par les cornes et de partir sur la piste de ses ancêtres. «J'ai fait des recherches puis, j'ai fait le compte rendu à mes parents. Je me suis découvert des descendants en Italie, avoue-t-elle, pas peu fière. Pour la branche italienne, je me

suis arrêtée en 1860. Pour le côté français, je suis remontée jusqu'à Charlemagne.»

Tout au long de ce mercredi après-midi, les adhérents arrivent au compte-gouttes. C'est au tour de Claudie Dussert, une des responsables de l'association de prendre place autour de la table. Ancienne assistance maternelle, Claudie Dussert est devenue au fil du temps une généalogiste redoutable, «j'en fais depuis 28 ans», avoue-t-elle... Non contente de réaliser l'arbre généalogique des siens, elle s'attaque aujourd'hui à celui de personnes connues. Ainsi, elle a retrouvé les ancêtres de Carlos Gardel («Charles Romuald Gardes de son vrai nom»), Jean Dieuzaide, Lajaunie (l'inventeur du cachou), Claude Nougaro, Vincent Auriol, Roguet, Ingres... Elle a même fait celui de Catherine Deneuve et Alain Delon. Quel rapport avec la région ? «Ils sont d'ici. Catherine Deneuve s'appelle en réalité Catherine Dorléac. Sa famille est originaire du Comminges. Quant à Alain Delon, sa famille est originaire du Tarn-et-Garonne. Pour les deux, à partir de la quatrième génération, les aïeux sont partis à Paris.» Depuis 4 ans, Claudie travaille à l'arbre généalogique du nageur toulousain Alex Jany.

Deux fois par mois, Claudie donne bénévolement des cours de paléographie. Paléographie ? «C'est l'apprentissage de l'écriture ancienne. Avant la forme des lettres n'était pas la même, explique-t-elle. Prenons le «s» par exemple, suivant qu'il est placé au début, au milieu ou à la fin d'un texte, il prend une forme différente dans les textes des XVII et XVIII e siècles..»

Registres en ligne

Si les adeptes de la généalogie sont de plus en plus nombreux, c'est aussi parce qu'Internet a largement facilité les recherches. «Avant, c'était fastidieux, il fallait se déplacer pour consulter les registres. Aujourd'hui, on les trouve en ligne», reconnaît Dany, la trésorière adjointe de l'association. Elle se passionne pour ses origines depuis 20 ans. «En s'intéressant à l'histoire de sa famille, on en vient à se pencher sur l'Histoire de France. Par exemple, il arrive qu'à un moment, on trouve dans une branche beaucoup de morts. Quand on prend du recul, on voit que cela correspond à une guerre ou une épidémie.»

Au sein de l'Entraide généalogique du Midi Toulousain, il y a même un adhérent qui a créé un logiciel qui centralise les arbres. «Cela permet de voir si on est cousin entre nous, précise Dany. Quand on se

découvre des ancêtres communs au XVe, c'est quelque chose !», conclut Dany. Grâce à la généalogie, la famille n'en finit pas de s'agrandir.

Les 4 et 5 octobre prochains, l'Entraide généalogique du Midi Toulousain propose les journées de la généalogie au centre culturel de Fontaine-Lestang à Toulouse. Tel. 05.34.63.91.06. Entrée libre et gratuite.

Zoom

«Je découvre parfois des secrets de famille»

Virginie Duron est généalogiste professionnelle et travaille pour l'étude Pinard d'Astarac. Des bureaux à Montpellier, Bordeaux Agen et Paris : elle intervient mandatée par les notaires ou, depuis la loi de 2006, «par toute personne ayant intérêt direct et légitime à retrouver ses héritiers».

Pas question de loisirs ici mais une activité d'enquête. Pour elle, la base du métier, c'est la vérification. Cela passe par un gros travail dans les services d'état civil des mairies. Ensuite il faut arpenter les archives départementales pour démêler les fils de l'écheveau. Explorer les actes de décès, de naissance de mariage.

«On peut dire quand même qu'on a le meilleur état civil du monde», explique Virginie Duron qui sait quand commence une enquête mais ne peut pas dire combien de temps elle prendra avant d'arriver à retrouver les héritiers. Des enquêtes qui peuvent déboucher sur des surprises de taille. «Je me souviens d'une histoire assez marquante : un notaire me mandate après le décès d'une vieille dame ; sa nièce se déclarait héritière mais disait ne pas connaître les autres, s'il y en avait». L'enquête commence et mènera Virginie Duron un peu partout en France. Au total, elle retrouvera sept enfants que la vieille dame avait abandonnés.

Une mère cachée

Autre histoire, autre lieu, autre découverte : «après le décès de sa femme, le mari déclare au notaire qu'il n'y avait pas d'enfant. Les recherches commencent et si sa femme n'en avait jamais parlé, elle avait bien eu un fils d'un premier mariage. On le retrouve et on lui

révèle la succession de sa mère. Il répond : vous vous trompez, ma mère est morte depuis longtemps». En fait, on lui avait fait croire que sa mère était morte quand il avait deux ans pour ne pas lui dire qu'elle l'avait abandonné. Le garçon avait été élevé par ses grands-parents. Il a ensuite vécu à 50 kilomètres de sa mère pendant de longues années sans soupçonner son existence. Elle avait 80 ans quand elle est décédée et lui une soixantaine d'années ; ce fut un moment difficile pour lui. Et pour moi aussi, ce n'est pas facile d'annoncer ces choses-là

«Je me souviens aussi d'un cas qui m'avait marqué, poursuit Virginie Duron. C'était une succession dans les Pyrénées-Orientales, on a traversé la frontière pour élargir nos recherches d'héritiers : en fait, le mari décédé avait eu une vie avant son arrivée en France et son mariage. Il avait laissé en Espagne une épouse, des enfants et donc des héritiers : chez le notaire, quand tout le monde s'est rencontré, il y a eu de l'ambiance».

S. V.